

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Hymne à l'Amour

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 104-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A ma sœur

Hymne à l'Amour

Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était en Dieu,
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement en Dieu,
Tout par lui a été fait
et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.
En lui était la vie
et la vie était la lumière des hommes.
Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.

La Lumière, la vraie
celle qui éclaire tout homme
venait dans le monde
et le monde par lui a été fait
et le monde ne l'a pas connu.
Il vint chez lui
et les siens ne l'ont pas reçu.
Mais quand à ceux qui l'ont reçu,
il leur a donné le pouvoir
de devenir enfants de Dieu.
A ceux qui croient en son nom,
qui non du sang,
ni de la volonté de la chair,
ni de la volonté de l'homme
mais de Dieu sont nés.

Et le Verbe s'est fait chair,
et il a habité parmi nous,
et nous avons vu sa gloire.
(gloire comme celle qu'un fils unique tient
tout plein de grâce et de vérité. [de son Père

Et c'est de sa plénitude
que nous avons tous reçu
et grâce sur grâce ;
la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.
Dieu, personne ne le vit jamais,

le Fils unique
qui est dans le sein du Père,
c'est lui qui l'a fait connaître.

Voilà tout ce que l'amour de Jean, qui était monté comme un aigle jusqu'à la divinité, glorieux et puissant comme un de ces aigles immenses, aux ailes étendues, toutes larges ouvertes, montant droit, d'un jet tout droit dans le rayon d'or vers le Soleil qui flamboie et qui ferme les yeux à ceux qui ont peur et qui sont lâches ;

voilà tout ce que l'amour de Jean, le Bien-Aimé du Verbe, clame de cet autre Amour, le seul qui soit véritable, auquel tout doit revenir et duquel tout doit commencer ;

dont les autres amours, ceux qui sont permis, ne sont qu'une étincelle morte, et dont les autres, ceux qui ne sont pas permis, sont une moquerie et une profanation.

Cet Amour, qui était divin, et qui a pris de l'humain, pour nous montrer davantage tout le divin qu'il était, et pour que n'existât plus cette distance effroyable de la terre vers le ciel, et qu'en toute vérité, l'homme voyait infranchissable.

Alors le Verbe s'est fait chair,
et il a habité parmi nous ;

le Verbe, cette Deuxième des Trois Personnes Saintes qui sont Dieu, le Verbe, Pensée du Père, Dieu d'Amour qui se penche jusqu'à la boue que nous sommes, pour brûler à son feu notre froideur, et pour illuminer cette petite flamme, toute diminuée, tout amoindrie depuis l'origine, — pourtant qui était un torrent dans Adam, notre père à nous, avant qu'il se vît nu — et qui tremblotte encore un peu dans notre pensée et dans notre volonté.

Elle allait s'éteindre.
Alors le Verbe s'est fait chair
et il a habité parmi nous.

C'est Jean qui le crie, comme faisaient autrefois les hérauts, quand ils annonçaient la venue de leurs rois, il le crie tout au début de son Evangile, ce chant de feu, pour annoncer l'Amour de son Maître et l'affirmer à tous ceux qui viendraient après lui.

Son chant est plus vibrant que les sept trompettes

retentissantes que portaient les sept prêtres juifs autour de Jéricho et qui ébranlèrent et firent s'écrouler les murailles de la ville,

« et le peuple monta dans la ville, chacun devant soi. »

Jean chante plus fort que les sept trompettes son hymne d'aigle sublime, sa clameur est plus puissante, mais elle s'abat contre le vide effarant de la bêtise, — celle de l'esprit et celle du corps — comme une flamme qui cherche sa proie, elle lèche jusqu'au fond le gouffre purulent de l'impureté,

mais comme la flamme sur le marbre, elle remonte et ne brûle rien, contrairement aux trompettes de Jéricho, elle ne brise rien, mais elle se finit comme un silence contre cette muraille monstrueuse de la perversité humaine, dressée fantastique et audacieuse, ainsi qu'une armée de rébellion.

A Jéricho, la muraille s'écroula et « le peuple monta dans la ville, chacun devant soi ; »

mais maintenant encore, tout comme au temps de Bethléem, de Nazareth, de Galilée et du Calvaire, les hommes sont enfouis, la tête la première, dans leur idiotisme, ils ne voient rien, ils n'entendent rien, ils n'ont que faire de la Lumière qui est venue chez eux ; et le reste de leur corps, qui gigote dans le vide, fait ce mur atroce où l'amour de Jean n'a pu faire une brèche par où passer et introduire, triomphant, après lui, l'Amour du Maître.

Pauvres hommes qui croupissent pires que Job sur son fumier, et qui ne veulent pas même un tesson pour gratter les ulcères qui leur couvrent les yeux, qui leur bouchent les oreilles et qui leur pourrissent le cœur.

Dans leur désolation infinie, dans leur désenchantement successif et leurs désirs desséchants, ils sont comme des chiens qui hurlent à l'amour, — ces chiens qui hurlent dans la nuit, si douloureusement — et le Verbe qui aime ces pauvres hommes aveugles, s'est fait chair pour qu'ils le voient, pour qu'ils aient la Vie,

Parce qu'en lui était la vie
et que la vie était la lumière des hommes,
et que la lumière luit dans les ténèbres,
mais les ténèbres ne l'ont point reçue.

Et parce qu'au début, quand Dieu a fait Adam — après avoir fait toute la terre, toutes les plantes et toutes les

bêtes — il l'avait inondé de lumière pour qu'il ait de l'amour à lui rendre, et à donner aussi à d'autres, et pour qu'il sache recevoir en abondance — comme un torrent qui bondit et qui tire tout après lui — celui de Dieu,

tous les hommes de maintenant, en qui se trouve encore malgré la faute première, sous la cendre qu'ils sont, une étincelle de ce feu de Dieu, mis dans Adam,

tous les hommes ont une soif inaltérable d'amour, qui devient une vague gigantesque où ils roulent de douleur et sans repos,

parce qu'ils ne savent pas le Verbe qui les voulait à des fiançailles divines et à des noces éternelles, commencées ici déjà, par l'adhésion de l'âme aux demandes du Maître.

Il n'ont pas entendu le Verbe, ils ne sont pas allés à lui, alors, ils sont allés à eux-mêmes, ils se sont aimés entre eux, où ils se sont aimés seuls, tout seuls, ce qui est le pire ; ils ont pris de l'amour les uns dans les autres, ou ils sont devenus leur amour.

Ils sont sortis de la voie, et sont allés loin, très loin, en oubliant que tout devait partir du Créateur et que tout devait revenir et finir à lui.

Presque tous ceux qui sont entrés joyeux dans l'amour des autres, triomphants et glorieux comme des conquérants, sûrs de n'être point comme ceux qui les ont précédés, mais allant comme eux au-devant des mêmes désillusions, des mêmes tribulations, comme eux, destinés à boire entière, la coupe amèrement noire du sacrifice, de l'abandon, de l'oubli de soi pour l'autre ou ceux qui allaient naître,

presque tous ceux-là, qui sont cependant restés attachés par cet anneau que le Maître a mis entre l'homme et la femme,

presque tous ceux-là n'ont pas connu l'amour, le vrai, et ils ont oublié cette loi formidable, donnée à notre Père et à notre Mère, au paradis de dilection où Dieu les avait mis sur terre : « croissez et multipliez-vous et remplissez la terre ».

Ils couraient à l'amour, ils se donnaient l'un à l'autre, n'étant plus à soi, mais chacun le possesseur et la

possession de l'autre, et buvant, dans ce besoin et cet esclavage mutuel, l'amertume quotidienne.

Ils ont bu, mais leur soif est restée toute sèche, et ils ont vu que cet amour qui leur était une douleur, n'était pas le seul, le véritable, celui qui comble les gouffres de l'âme et du cœur.

Heureux alors, s'ils deviennent ceux qui ont compris, qui reçoivent l'Amour et qui, enfin, selon que Jean le dit :

« non du sang
ni de la volonté de la chair,
ni de la volonté de l'homme
mais de Dieu sont nés. »

S'ils sont de ceux-là, ils iront au Maître qui les aimera et leur apprendra à aimer.

Mais il y a encore tous ces autres indigents d'amour, ceux qui, pour l'avoir, se vautrent dans la défense, qui ont franchi la loi,

et sont allés devant eux, sans se retourner, fermant l'oreille aux appels qu'ils entendaient, trébuchant, s'agrippant avec âpreté à la créature défendue, pour se désaltérer, tant leur soif est affreusement brûlante.

tous ces égarés, tous ces perdus douloureux, angoissés et haineux, qui sont tombés et qui retombent pour oublier la chute d'avant, et qui sont trop impurement lourds pour se relever et se tenir vainqueurs devant la faute nouvelle.

Ces affamés, ces altérés, — après qui le Maître va et qu'il poursuit aussi loin qu'ils vont, pour leur donner à boire et pour leur donner à manger — ils ne voient pas le Verbe, la Lumière, ou s'ils le voient ils vont encore plus loin, car ils ne croient pas qu'il est l'Amour qu'ils cherchent et qu'il est miséricordieux.

Pauvres, cessez votre course délirante, arrêtez-vous, retournez-vous, regardez et voyez cette pécheresse, ployée aux pieds du Maître, à qui tous ses péchés de la chair furent enlevés, parce qu'elle avait beaucoup aimé ; qui est devenue l'intime, la préférée entre beaucoup d'autres et qui est toute resplendissante de l'affection divine.

Elle a trouvé l'Amour qui ne lui fut plus enlevé, elle est devenue la fiancée, l'épouse de prédilection.

Il faut vous arrêter, la regarder, aller à elle, puisque le Maître si doux vous appeure, et lui faire cette prière pour qu'elle vous conduise dans sa route du pardon et de la joie inexprimable.

« O vous, choisie parmi les plus aimées de Dieu, moi misérable, je vous supplie, vous la bienheureuse ; en mes ténèbres j'implore votre lumière ; moi pécheur, la justifiée, moi impur, la purifiée.

Rappelez-vous, ô très aimante, ce que vous avez été, et combien vous avez eu besoin de miséricorde, et réclamez pour moi cette indulgence, comme vous avez voulu qu'on en eût pour vous.

Demandez pour moi la componction de la piété, les larmes de l'humilité, l'amertume du repentir, la crainte des supplices éternels.

Que je profite, ô dame très chère, de cette fréquentation familière que vous avez eue et que vous avez avec la source de la miséricorde ; puisez-y pour moi, afin que j'y lave mes péchés ; versez-moi de cette fontaine, afin que ma soif en soit rassasiée, répandez sur moi de ses eaux pour arroser ma sécheresse, il ne vous sera pas difficile d'obtenir tout ce que vous voudrez du Maître très aimé et très doux, qui est votre Ami. »

Car il y a cet autre Amour, l'Unique, le Véritable, Celui qui a dit : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments » ; la vigne, les sarments, une seule chose, l'union ;

cet autre Amour qui veut la plénitude, la totalité, qui ne partage pas et qui est avant tous les autres, qui veut la fertilité, qui engendre et donne le fruit, qui ne veut plus qu'un, pas deux, mais un seul, qui est dans l'aimé et le veut en lui, un seul, pas deux.

« Demeurez en moi et moi en vous ».

La vigne et le sarment, c'est une même chose, ce n'est plus qu'une chose.

« Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en moi. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ».

Cet Amour qui donne la douleur, car tout serment qui porte du fruit, « le Père » l'émonde pour qu'il en donne davantage ;

la souffrance ;

mais qui donne aussi et dans la souffrance, en même temps qu'elle, avec elle et dans elle,

la joie ;

car il a dit encore : « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit *parfaite*. »

Cet Amour, duquel commencent et partent tous les autres, qu'il faut mettre avant eux, quand même ils sembleraient très grands et les seuls, parce qu'il est l'Exemple et qu'il est le Seul et qu'il est Dieu, Un et Trois, Trois dans Un, tellement il est Amour et que l'amour est fécond ;

Divinité ; fécondité !

Trois dans Un, le Père qui engendre le Fils, son Verbe, sa Pensée, et l'Amour infini de l'un et de l'autre qui est le Saint-Esprit.

Voilà l'Amour, cette Divinité féconde éternellement, toujours, toujours, sans commencement et sans fin ;

les Trois et rien qu'Un Seul, l'Exemple, mais qui n'est pas suivi, mais qui n'est pas aimé comme il demande de l'être,

car tous les autres, ces pauvres que nous sommes, ces douloureux indigents, les autres se sauvent de cette jalousie de Dieu qui aime, qui veut être le premier et le seul, et le tout, et parce qu'il veut cela, ils se sauvent encore plus loin, si loin qu'ils n'entendent plus, et dans leur silence alors, et dans leur nuit, ils croient pouvoir, ils croient que ce qu'ils font et que ce qu'ils sentent, c'est alors l'amour,

mais ce n'est plus que l'étincelle morte du Vrai, car l'Exemple est ignoré et la grande loi donnée a été oubliée, la fécondité manque ou elle est arrêlée ;

ou bien encore ce n'est plus que la profanation du Vrai.

Mais il y a l'Autre qui est toujours là, parce qu'il *est* toujours, qu'il est avant, qu'il est maintenant et qu'il est après ; *Celui qui est*, tout simplement, auquel il faut aller et sans lequel il n'y a que la mort, celle de tous ceux qui marchent dans le monde, qui croient vivre, mais sont des morts ;

cet Amour par quoi il faut commencer et d'où il faut partir, sur lequel baser toute chose, la vie, la mort ; la mort en lui pour être aussi la vie qu'il est et qu'il donne, celle de l'âme et celle du corps ;

il n'y en a pas d'autres qui la donnent, ce que savait du reste notre mère du paradis de la terre, quand elle a crié dans sa joie et sa douleur, dans son triomphe et son humiliation, au premier qui est sorti d'elle : « J'ai engendré un fils par la puissance de Dieu. »

L'Autre, par où il faut commencer quand on se met deux pour n'être plus qu'un, qu'une chair et qu'un corps et qu'on imite la paternité divine dans la fécondité ;

par où il faut commencer, bien plus, quand on est seul, qu'on n'est pas deux et qu'il faut de l'amour à l'âme et au cœur quand même, car la soif est encore plus grande quand personne n'est là qui donne à boire.

Cet Autre à qui il faut aller et qui vient à nous, car il a dit encore entre toutes les choses qu'il a dites : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons chez lui notre demeure. »

l'union, l'union ;

il en est altéré, il la veut et il l'implore,

l'habitation dans nous, toute spirituelle, mais toute réelle, du Verbe d'Amour, de son Père et de l'Esprit ; l'union inébranlable, les noces éternelles, ici déjà :

« Je prie pour que eux aussi ils soient un en nous, comme vous mon Père vous êtes en moi et moi en vous. »

Et ce n'est pas assez, à cet Amour, il faut plus encore, ce qu'on ne peut, nous, il le peut Lui, sa chair dans la nôtre, son cœur dans notre cœur, son âme dans notre âme et encore toute sa divinité qui nous divinise,

tout cela, tout, Dieu et Homme, tout, dans le Pain ineffable, et dans le Vin délectable qu'il a fait Lui, qu'il a fait Dieu, pour venir tout entier dedans nous et nous prendre tout à lui.

Voilà cet Autre que Jean chante et clame avant tous les autres, qu'il faut mettre avant, et où il faut commencer ; alors les autres, ceux qui sont permis sont possibles et ne dévient pas, les autres sont réels, car ils ne sont plus seulement que de la terre, mais de l'ordre et

dans l'ordre de Dieu, ils partent de lui et y reviennent, ils suivent l'Exemple.

« Ceci est mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés, »

et encore,

« Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. »

Alors plus rien ne finit, c'est toujours le commencement et c'est toujours la continuation, car dans le Verbe rien ne meurt, tout vit et demeure ; et dans leur exaltation, ceux qui enfin

de Dieu sont nés,

reçoivent tous de sa plénitude

et grâce sur grâce ;

ils prennent en lui, l'Amour, le seul qui contente et qui comble, qui donne la tribulation et la joie dans elle, le seul qui comble et le déversent sur d'autres et après le ramènent encore au Verbe, pour que l'anneau ne soit point brisé et pour que l'âme à la fin, et que le corps aussi après le grand jugement, quand les portes éternelles du Festin de Dieu s'ouvriront et que l'Époux paraîtra, pour que l'âme et le corps aillent à sa rencontre, entendent son appel et chantent.

« C'est la voix de mon bien-aimé !

Le voici qui vient,

Bondissant sur les montagnes,

Franchissant les collines.

Mon bien-aimé est semblable à la gazelle,

Ou au faon des biches.

Le voici, il est derrière notre mur,

Il regarde par la fenêtre,

Il regarde par le treillis. »

Et le Verbe, l'Époux, répondra :

« Lève-toi, mon amie, ma belle et viens !

Car voici que l'hiver est fini ;

La pluie a cessé, elle a disparu.

Les fleurs paraissent sur la Terre,

Le temps des chants est arrivé :

La voix de la tourterelle se fait entendre dans

[nos campagnes :

Le figuier développe ses fruits naissants,
La vigne en fleur exhale son parfum.
Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !
Ma colombe, qui te tiens dans les fentes des rochers,
Qui te caches dans les parois escarpées,
Montre-moi ton visage,
Fais-moi entendre ta voix,
Car ta voix est douce et ton visage est charmant. »

Et l'âme en extase, jetée dans l'infini de Dieu, clamera parmi les Séraphins et les Chérubins, parmi les Trônes et les Dominations, parmi les Vertus, les Puissances et les Principautés, parmi les Archanges et les Anges, parmi les neuf chœurs, et devant la Trinité et Marie et toute la cour, elle clamera.

« Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. »

Et ce sera l'amour inexprimable dans la vue de Dieu, et pour tous ces pauvres, la robe divinement nuptiale, et ce sera l'entrée par des portes de triomphe qui se refermeront sur des noces d'éternité.

Chne Emile NOVERRAZ